

—Voyons, mon cher, m'autorisez-vous à vous marier ?
 —C'est sérieux ?
 —Très sérieux, parole d'honneur !
 —Eh bien ! au fait, pourquoi non ? Trouvez-moi donc une femme, baron, puisque vous poussez le dévouement à l'amitié jusque-là. De votre main, je la prendrai les yeux fermés ! J'en ferai une comtesse de Tréjan. A une condition, bien entendu.
 —Laquelle ?
 —C'est qu'elle ne sera ni vieille ni laide... Le ridicule m'éfraye, je crois, plus encore que la pauvreté... Je veux bien échanger mon nom contre des liasses de billets de banque, mais encore faut-il, cependant, que certaines clauses du marché ne me semblent pas trop dures à remplir...
 —Soyez sans crainte... Je répons que la dot sera ronde, et la fiancée jolie.

—Si vous réussissez, baron, fit le peintre en riant, je vous tiendrai pour un sorcier de premier ordre !...

M. de Croix-Dieu s'était levé.

Ses regards se tournèrent vers le côté de l'atelier où se trouvait sur son chevalet la tête de femme que l'artiste, après le départ de Vibert, avait oublié de cacher sous sa toile verte.

—Ah ça, mais, dit-il, voilà, ce me semble, quelque chose que je ne connais pas encore...

Et il se dirigea vers le chevalet, devant lequel il s'arrêta en s'écriant :

—Fanny Lambert !... Diable !... c'est superbe !...

Georges tressaillit.

—Vous connaissez Fanny Lambert ? demanda-t-il vivement.

—Je la connais beaucoup... beaucoup... Je suis son ami très-intime.

—Son ami ?... son ami très-intime ? répéta le peintre avec une hésitation manifeste. Comment l'entendez-vous, baron !

—Mais, de la façon la plus simple et la plus honorable... J'ai pour Fanny Lambert une affection très-vive, très-paternelle si vous voulez, en même temps qu'une haute estime...

—De l'estime ? Ah ! baron, vous allez un peu loin !...

—En quoi donc ? Fanny Lambert est, je l'affirme, une des plus honnêtes femmes que je connaisse...

—Vous êtes indulgent ! Une honnête femme qui a des amants !...

—Qui en a eu un...

—Un seul ?...

—Certes !... Et encore n'est-il pas bien sûr que le prince Serge Aldéonoff ait été son amant... On a dit à ce sujet beaucoup de choses... Ah ça ! mais, vous ne savez donc pas un mot de l'histoire de cette adorable femme ?

—Pas un mot, en effet.

—Et vous, Georges, un homme d'élite, un esprit distingué, vous faites comme le vulgaire absurde et routinier ? Vous jugez Fanny Lambert sur les apparences, et, qui plus est, vous la condamnez ! Ce n'est pas bien !

—Baron, je ne demande qu'à avouer mes torts... Apprenez-moi ce que j'ignore...

—Je n'en ai pas le droit... La confiance de Fanny m'a mis au courant, j'en conviens, de certaines particularités de sa vie ; néanmoins il m'est impossible, sans y être préalablement autorisé par elle, de soulever pour vous le voile qui couvre une partie de son passé... Mais dès à présent je puis vous jurer qu'elle est digne de tous vos respects !...

Après avoir prononcé avec une chaleur entraînée les dernières paroles que nous venons de reproduire, et qui firent sur Tréjan l'impression la plus vive, le baron de Croix-Dieu reprit, en fixant de nouveau son attention tout entière sur l'étude placée devant lui :

—Je ne suis point complimenteur, vous le savez, mon cher Georges... Je ne dis jamais que ce que je pense... Eh bien ! les paroles me manquent pour vous exprimer mon admiration en face de cette peinture ! C'est beau ! c'est vivant ! c'est une œuvre ! Fanny Lambert a donc posé chez vous ?

—Oui, pendant quelques jours, pour un portrait terminé depuis trois semaines et que vous avez dû voir chez elle...

—Je ne l'ai pas vu... répliqua le baron. Fanny ne m'en a point parlé... Pourquoi ce mystère ?... Mystère d'autant plus singulier qu'elle m'a, plus d'une fois, questionné sur votre compte ?

—Elle vous a questionné ?... Et dans quels termes ? demanda l'artiste avidement.

—Dans les termes d'une curiosité sympathique... Elle fait grand cas de votre talent, ce qui est tout naturel... Mais dites-moi, depuis que vous avez achevé le portrait en question, vous avez revu Fanny ?

—Oui.

—Chez elle ?

—Ici. Elle m'a fait deux ou trois visites...

—Et, pendant ces visites, elle a posé pour cette seconde toile ?

—Elle ne sait même pas que cette toile existe... J'ai dessinée et peinte de souvenir...

—En vérité ! Comment avez-vous pu, en l'absence du modèle, obtenir une aussi parfaite ressemblance ?... C'est prodigieux !...

—C'est au contraire, la chose du monde la plus simple...

—Paradoxe !...

—Vérité pure !... et je le prouve...

—Prouvez, cher ami !... prouvez !... Je veux bien me laisser convaincre, mais il me faut de bons arguments !...

XIII

—Mon cher baron, reprit Georges Tréjan, l'image de Fanny Lambert est gravée si profondément dans ma mémoire que je la vois sans cesse et partout, et qu'il m'est par conséquent possible et facile de la fidèlement reproduire. Je n'ai qu'à fermer un instant les yeux pour que cette image m'apparaisse, nette et distincte comme une bonne épreuve photographique... Ce phénomène, (si c'en est un), ne saurait d'ailleurs vous surprendre... Il se renouvelle invariablement, dans des conditions identiques, pour nous autres artistes, quand un objet, quel qu'il soit, nous a vivement frappés.

M. de Croix-Dieu, sans répondre, sourit avec une indéfinissable expression.

—Mon ami Georges, fit-il au bout d'un instant, je suis riche, vous le savez, et je vous ai dit que j'étais l'ami de Fanny Lambert... J'attribue une valeur exceptionnelle à cette étude, à tous les points de vue, et je serais heureux d'en être possesseur... Voulez-vous consentir à me le céder ?... Je suis prêt à vous en donner le prix que vous fixerez vous-même, quel qu'il soit...

Tréjan devint pourpre.

—Tonner... de Bougival ! s'écria-t-il. Il faut convenir, mon cher baron, que je n'ai pas de chance aujourd'hui !...

—Pourquoi donc ?

—Je souhaite passionnément vous être agréable (j'espère que vous n'en doutez pas), et la chose demandée par vous se trouve être justement la seule qu'il me soit impossible de faire !...

Croix-Dieu parut fort étonné.

—Vous ne pouvez me céder la toile que voilà ?... demanda-t-il.

—Je ne le puis...

—Est-elle vendue ?

—Non... Le marchand de tableaux dont je vous ai parlé tout à l'heure désirait, lui aussi, cette étude... il m'en offrait un prix relativement très élevé, surtout pour moi dont la bourse est à sec... J'ai refusé de la lui vendre...

—Je comprends cela... Mais je ne suis pas un marchand de tableaux, moi !... Je suis un ami... Cela change la thèse... Votre toile acquise par moi se trouverait dans mon logis en fort bonne compagnie, vous le savez, et n'en sortirait point...

—Je vous supplie de ne pas insister... vous redoubleriez mes regrets, sans modifier ma résolution...

—Plus qu'un mot à ce sujet... Peut-être, par un sentiment